Table des matières

Introduction

Si le bicentenaire de la naissance de Victor Hugo, Prosper Mérimée et George Sand a été marqué ces dernières années avec beaucoup d'éclat en France et dans le monde, on ne peut en dire autant de celui de Louis Viardot, leur contemporain. Il est vrai que le nom de Louis Viardot ne dit plus rien à personne aujourd'hui. Lorsque nous avons créé, il y a trente ans, l'Association des Amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran, nous avons choisi trois dédicataires : Ivan, Pauline (amis ou amants ?) et la sœur de cette dernière que Tourguéniev n'a jamais connue. Il aurait peut-être fallu (on nous l'a fait observer) remplacer Maria par Louis.

La lecture des lettres de Louis Viardot à Tourguéniev, inédites pour la plupart, révèle à la fois un écrivain, un penseur, un humaniste comme il y en avait encore au XIXe siècle. Cette correspondance croisée éclaire aussi d'un jour nouveau la relation d'Ivan avec Pauline.

Enfin, *last but not least*, nous y découvrons une authentique fraternité entre les deux hommes qu'on devinait, mais sur laquelle personne ne pouvait se prononcer, faute de textes.

Nous n'irons pas jusqu'à dire, comme le croit sincèrement une éminente tourguénieviste russe, que Louis comptait plus que Pauline dans le cœur et l'esprit d'Ivan.

Certes, ce n'est pas la beauté de celle que George Sand appelait la « laide irrésistible » qui pouvait attirer Tourguéniev. On connaît le mot de Saint-Saëns : « elle n'est pas laide, elle est pire ». Flaubert avait vu juste dès la première rencontre avec Pauline : « Je comprends son goût (à lui) et son goût, à elle ». L'attirance physique ne semble pas avoir été le facteur déterminant dans le « coup de foudre » qui frappa le jeune Ivan quand il vit pour la première fois la diva sur la scène du « Bolchoï » de Saint-Pétersbourg. En 1843, quand il admira la comédienne

dans le rôle de Rosine et qu'il l'entendit chanter. C'est à Louis qu'il écrivit dans sa toute première lettre :

« Votre femme est, je ne dirais pas la plus grande, mais, à mon avis, la *seule* cantatrice de ce bas monde ».

Quant à Pauline, il paraît qu'elle ne prêta pas une attention particulière à ce jeune admirateur de son art, assis avec trois autres mélomanes sur l'une des pattes de la peau d'ours de son boudoir. Pourtant, il était grand et beau, un gentilhomme charmant causeur, mais qui n'avait pas encore donné de preuve d'un quelconque talent littéraire. Au cours des cinq premières années, il pousse l'audace dans ses lettres à lui baiser les mains et les pieds et à exprimer en allemand toute sa passion. En 1849, cette correspondance devient plus ardente et, à la date du 26 juin (Tourguéniev est en France depuis deux ans), l'agenda porte cette mention laconique en russe : « Moi, pour la 1re fois, avec P. ». Leur séparation, un an plus tard, est dramatique. De retour en Russie, il songe à décrire pour Pauline, dans une sorte de « journal », les faits les plus saillants de sa vie. Ce seront des lettres numérotées, correspondant à chaque séjour en Russie ou ailleurs, des séries auxquelles Pauline répondra de même. Et ainsi, pendant plus de trente ans…

Le n°1, du 18 / 30 septembre 1850, une des plus belles lettres, adressée aux époux Viardot, contenait une mèche de cheveux (conservée avec l'autographe à la Bibliothèque Publique de Saint-Pétersbourg). Le post-scriptum, en allemand, est édifiant : « Mille fois merci pour vos chers ongles. En échange, je vous envoie mes cheveux. Je vous prie de m'envoyer un pétale foulé par votre pied. J'embrasse vos pieds chéris bien-aimés ».

Il faut croire que ce manège dura encore quelque temps, puisqu'on trouve dans un post-scriptum de Pauline à une lettre de Louis, lors d'une nouvelle tournée en Russie en 1853 : « Je vous donne mes deux mains à baiser. Et ma mèche ». C'est sans doute Pauline qui a refermé l'enveloppe avec son cadeau et qui l'a postée à Spasskoïé.

L'expérience sexuelle s'est renouvelée rarement, en 1867 dans un hôtel de Berlin et peut-être après. Il n'y a pas eu de « liaison », à proprement parler, mais quelques moments d'intimité entre un

homme et une femme qui s'adoraient. Pauline ne pouvait trahir son mari qui l'aimait passionnément, et Ivan, par devoir moral, demeurait fidèle à son ami.

Point de cachotteries entre eux trois: la correspondance que nous publions le prouve à chaque instant. On y trouve des post-scriptum de Pauline à des lettres de Louis et vice-versa. Les premiers sont les plus nombreux: nous en avons dénombré quinze sur une période de trente années contre six seulement en deux ans. Quant à Tourguéniev, il n'a pas eu envie d'écrire à Louis après avoir tout dit à Pauline, d'où l'existence de deux post-scriptum seulement au cours de son exil à Spasskoïé en 1853. Cependant, il n'hésite pas à écrire aux époux Viardot une lettre qui contient un passage bien tendre pour Pauline, nous l'avons vu plus haut.

De temps en temps, c'est Louis qui répond à des courriers de Tourguéniev adressés à sa femme. Et, à son tour, Tourguéniev montrait à son ami les lettres reçues de Pauline. II y en avait une de Warsash en Angleterre, reçue le 13 avril 1871, qui, paraît-il, était si poétique que Louis s'en était plaint aussitôt à sa femme. Celle-ci lui répliqua le lendemain, de la propriété d'Adélaïde Sartoris où elle séjournait au bord de la mer:

« D'abord, c'était *justice*, comme vous dites, que Tourguenef, seul et souffrant, eût une épître plus détaillée que toi, que toutes ces petites bêtises amusent beaucoup moins et qui, par cela même, coulent moins naturellement de ma plume […] La vraie poésie, c'est de vivre affectueusement avec les gens qu'on aime – une poignée de mains aux amis, un bon baiser aux enfants et un cher *portez-armes* avec son ami, *ecco il vero Pulcinella*! »

Nous n'y voyons pas malice et rares sont les traces d'une susceptibilité de Louis Viardot sur un sujet qui le concernait directement. Gustave Dulong, qui a écrit une biographie de Pauline Viardot et qui a eu le privilège de lire des lettres aujourd'hui disparues ou inaccessibles, optait pour un amour platonique entre Pauline et Ivan. Avec une réserve toutefois. Dulong cite une lettre du mari à la femme du 26 novembre 1865:

« Très nettement il affirme qu'il n'a, à aucun moment prêté à sa femme des sentiments et une conduite indigne d'elle. Mais il y a des apparences qui ont donné lieu à quelques cancans. Un peu

de prudence serait donc nécessaire. Il y a plus, M. Viardot, sans nommer Tourguéniev, exprime le regret de sentir trop souvent, qu'il s'agisse de conversation, de musique, voire même de relations avec les enfants, la place qui devrait lui revenir occupée par un autre. Que dirait Pauline elle-même si elle voyait qu'une autre femme, une Mme Sand par exemple, la remplaçât toujours dans les affections de ses proches, dans ses droits, dans ses devoirs, et fît d'elle en quelque sorte un être inutile, « une superfétation » ? « Je désire de toute mon âme, conclut M. Viardot, avoir le cerveau malade, car le cœur est sain, il est plein de toi, il t'aime et te révère. Travaillons donc de concert, comme tu le dis, à chasser ces diables de toutes les couleurs, à me rendre la paix et la gaieté, à me faire goûter pleinement le bonheur et l'orgueil de t'avoir pour femme et pour amie ».

Il y a en fait dans ce texte deux parties que le biographe de Mme Viardot n'a pas su distinguer. La première a trait à des cancans, la seconde à la conduite habituelle de Tourguéniev. Une lettre de ce dernier à Louis Pomey, de Bade un mois plus tard, faisait état des cancans. L'amant incriminé était désigné : le chef d'orchestre allemand Julius Rietz pour qui Pauline Viardot, qui était une grande amoureuse, professait de tendres sentiments. Nous ne savons pas s'ils sont allés au-delà de la « fraternité » exprimée en 1858 sous ce terme dans une lettre encore inédite de Pauline à Rietz. Mais au début de 1866 se termine cette idylle épistolaire qui avait duré plus de sept ans et c'est Tourguéniev qui s'empresse habilement de sauver l'honneur de Louis en préconisant un voyage du couple à Paris, pour qu'on les voie ensemble.

Loyauté et fidélité : ces deux qualités caractérisent Ivan et Louis. Leur sens de l'humain les rapproche. Et c'est le frère aîné qui pousse son cadet à exercer ce qu'il appelle une « vocation », c'est-à-dire déployer tous ses efforts pour mettre fin à une institution immonde : le servage. Les *Mémoires d'un chasseur* (1852), si proches des *Souvenirs de chasse* (1846) de Louis Viardot masquent par leur titre les visées sociales de l'auteur. Dans sa lettre du 19 janvier 1848, ce dernier avait proposé à son ami de collaborer avec lui à une nouvelle russe. Tourguéniev

avait publié huit récits de chasseur l'année précédente dans le *Sovremennik*. Si Viardot ne pouvait pas les lire en 1847, ne sachant pas le russe, il en eut connaissance lors du séjour d'Ivan à Paris et au château de Courtavenel en Brie, entre 1848 et 1850. Mais le véritable travail en commun sur la nouvelle et la note théorique sur la situation des serfs en Russie ne pourra se faire qu'au retour de Tourguéniev à Courtavenel en septembre et octobre 1856.

Viardot publia sous son nom dans le n° de janvier 1857 de la *Revue de Paris*, une « Etude sur la situation des serfs en Russie », qu'il inclut dans son « Histoire de Dmitri », publiée en volume à la fin de juillet 1857 dans son livre *Les Jésuites jugés par les rois, les évêques et le pape, nouvelle histoire de l'extinction de l'ordre écrite sur les documents originaux*. Si la paternité de l'*Histoire de Dmitri,* dont le canevas est décrit dans sa lettre du 19 janvier 1848, appartient incontestablement à Louis Viardot, en revanche la partie théorique, l'étude proprement dite, est le produit d'une collaboration avec Tourguéniev et d'autres informateurs russes, dont Robert Thal. Certes, comme c'est souvent le cas dans le travail en commun des deux hommes, il est difficile de déterminer la part de chacun. Les éditeurs de la seconde édition académique des oeuvres de Tourguéniev ont eu tort, à notre avis, d'attribuer entièrement à Tourguéniev la paternité de l'*Etude*, alors que Louis Viardot avait publié onze ans plus tôt, dans la *Revue Indépendante* qu'il dirigeait avec George Sand, un article sur le même sujet, « De l'affranchissement des serfs en Russie » (15 mai 1846). De plus, on trouve dans l'*Etude* des notations figurant dans ses livres sur les Arabes et sur la chasse. Enfin, la conclusion de l'*Etude* sera reprise bien plus tard, à propos de la Commune de Paris, dans une lettre de Louis Viardot à Tourguéniev, du 29 mars 1871.

Les deux humanistes se retrouvaient sur le même terrain. La réforme sur l'abolition du servage est nécessaire pour éviter une révolution. Tourguéniev s'en était ouvert à Prosper Mérimée qui rapporte ses propos dans une lettre à Eugénie de Montijo du 8 juin 1858. La « vocation » de Tourguéniev annoncée de longue date par son ami ne se fit pas attendre. Incité à l'action par son vieil ami, Tourguéniev donnera l'exemple en libérant

ses propres moujiks trois ans avant la promulgation du célèbre oukase d'Alexandre II, du 19 février 1861.

« Je n'aurai plus sur moi, quand nous nous reverrons, le stigmate de propriétaire d'hommes », écrivait-il à Mme Viardot le 30 novembre 1858.

Dans sa vie exemplaire, Tourguéniev a toujours joint l'acte à la parole. Le réformateur social qu'il était n'appartenait pas au courant d'idées révolutionnaires qui ont ébranlé tout le XIXe siècle et dont nous subissons aujourd'hui les fâcheuses conséquences. Il jouait au « monarchiste constitutionnel » comme Montaigne jouait au catholique pour penser en rationaliste. Il voilait ainsi la vérité qui ne pouvait s'exprimer au grand jour dans un État policier : la chasse servait de paravent aux idées généreuses de l'émancipation. Tourguéniev était un réformateur libéral et républicain. À l'instar de son maître Vissarion Biélinsky, il nous apparaît comme une « nature centrale » capable de comprendre et d'unir les contraires. Par là encore, il s'inspirait de l'enseignement de Louis Viardot, le républicain rationaliste qui réprouvait les excès des Communards comme ceux des Noirs révoltés de Saint-Domingue ou ceux que l'on pouvait craindre des moujiks révoltés en Russie et qui ne tarderont pas à apparaître. Le sens de la mesure caractérisait les deux hommes : c'est pourquoi ils avaient foi dans la civilisation. L'art, la littérature étaient un superbe antidote contre la guerre et un facteur de paix.

« Ce sont les sciences et les arts qui réunissent les hommes, quand tant d'autres considérations ne peuvent que les diviser », écrivait Goethe au baron Étienne de Saint-Aignan le 13 août 1812.

Le dernier livre de Louis Viardot s'appelle *Espagne et Beaux-Arts* (1866). C'étaient effectivement ses deux passions auxquelles il faudrait ajouter la chasse qu'il pratiquait dans tous les pays qu'il traversait. Ce qui était une façon de passer pour Européen. Il profitait de ses séjours en France, en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Allemagne et en Russie pour visiter les collections d'art publiques et privées, vérifier les attributions pour rédiger une série de guides des *Musées d'Europe*, dont les trois éditions ont connu, entre 1842 et 1860, un certain succès de librairie. Même si on se complaît aujourd'hui à dire

que ces guides sont dépassés, sans les avoir vraiment étudiés, ils ont fait autorité. Tourguéniev s'en est indiscutablement servi, encore qu'il n'en cite aucun nulle part. Il a puisé incontestablement dans la 3e édition, revue et très augmentée, des *Musées d'Italie* (1859) des renseignements sur des tableaux de maîtres à Venise (Tintoret, le Titien, Cima de Conegliano) qu'il mentionne au chapitre XXIII de son roman *A la veille* (1860). À propos de ce dernier peintre, Viardot avait observé qu'il plaçait un lapin (*coniglio)* dans un coin de ses compositions. Non sans humour, les deux amoureux du roman éclatent de rire en regardant les Anglais qui les suivaient « avec leurs longues dents de lapins ». Et les deux écrivains notent le déclin actuel de Venise.

Mais il s'est surtout inspiré de plusieurs essais du recueil *Espagne* et *Beaux-Arts*, en particulier de sa « Causerie sur les arts », pour ébaucher un an plus tard le personnage central de son roman *Fumée*, Potouguine, le réformateur de la Russie de demain et l'annonciateur de sa modernisation.

Quant à la collection des cinq volumes des *Musées* d'Europe, Viardot la considère comme sa « tragédie de Charlemagne ». Le drame de Viardot, comme celui des grands initiés, est de rester incompris.

Viardot fut un maître pour Tourguéniev en matière de peinture.

Ses choix dans l'acquisition de tableaux sont les choix de Viardot. Le muséographe était aussi un collectionneur acharné, qui avait la main heureuse. C'est ainsi qu'il fit l'acquisition, aux Pays-Bas, pour une bouchée de pain, du *Bœuf écorché* de Rembrandt qu'il vendit ensuite au Musée du Louvre en 1857. C'est encore lui qui dénicha les quatre portraits de fous (dits « monomanes ») de Géricault, à Baden-Baden, en 1863, qui furent exposés au Grand Palais en 1991, et qui firent fureur à l'exposition. Viardot était donc un fin connaisseur et un mécène.

Une complicité s'était créée entre lui et Tourguéniev dans les années 70 pour l'acquisition de tableaux de grands maîtres hollandais ou de paysagistes français. La correspondance donne maints exemples sur la constitution de la collection du Russe. Les deux compères avaient acheté chacun un nu de deux peintres

aujourd'hui oubliés, Ranvier et Blanchard. Il est piquant de les voir dans leurs lettres comparer les deux femmes nues. Tourguéniev a aussi suivi son maître dans l'art de renouveler sa collection.

Dans un article paru en 1875 dans la *Gazette des Beaux-Arts*, Viardot affirme qu'il a visité pendant un demi-siècle à peu près toutes les collections d'Europe et qu'aucun collectionnneur n'ayant à sa disposition d'emplacement illimité et de fortune intarissable, il lui faut nécessairement changer, remplacer, renouveler pour obtenir des améliorations constantes en chassant du sanctuaire les toiles condamnées par les progrès du goût et la sûreté du jugement.

Viardot s'est parfois trompé dans certaines attributions, comme le *Rabbin* attribué à tort à Rembrandt, et a dû reléguer la toile dans les hauteurs de sa galerie.

Tourguéniev a acheté des faux à la place d'originaux. Il a vendu beaucoup de tableaux à l'Hôtel Drouot en 1878 (il en existe un catalogue), mais aussi en Russie où on retrouvera peut-être un jour la fameuse *Courtisane* de Blanchard, pendant de *La Nymphe Echo* de Ranvier de la collection Viardot qui comprenait une cinquantaine de toiles en 1855. Lui aussi organisa trois ventes de sa collection en 1856, 1857 et 1863.

En musique, les deux hommes partageaient les mêmes goûts, leur préférence allant à Mozart dont Viardot avait acheté pour sa femme la partition autographe de *Don Giovanni*, que Pauline donna à la France en 1891. Tourguéniev, qui savait jouer du piano, aimait aussi Beethoven et Schubert. Le diapason de Viardot est plus étendu. Dans sa « Causerie sur les arts », datée d'avril 1864, l'ancien directeur du Théâtre-Italien de Paris donne la préférence aux compositeurs allemands sur les italiens, avec une exception pour Rossini, dont sa femme et sa belle-sœur ont été les interprètes des opéras de ce dernier. Dans un royaume de la musique imaginaire, on trouve, aux côtés de Mozart, le roi, et d'autres compositeurs hauts gradés comme Bach, Haendel, Glück, Haydn ou Weber, Beethoven, le généralissime. Or, au chapitre XIV de *Fumée* (1867), l'occidentaliste Potouguine, qui dénie à la Russie toute civilisation, traite Glinka (une excep-

tion !) de « général en chef », de « super-maréchal de la Cour pour la musique »… un maréchal sans armée.

Viardot, dans le même essai, pousse plus loin son allégorie. Cet homme qui n'avait aucune religion, sauf celle du bien et du beau, propose de remplacer le nom des saints du calendrier par celui des grands écrivains, des grands savants, des grands artistes de la terre : « on mêlera fraternellement mes Allemands avec vos Italiens, avec les Français, les Anglais et les Espagnols, avec les Américains, les Hindous et les Chinois. » On remarque, hélas ! l'absence des Russes.

Comme Tourguéniev, Viardot avait une culture encyclopédique, citant à tout bout de champ nos auteurs classiques, mais aussi les poètes latins et surtout Cervantès dont il était le traducteur. Tourguéniev avait remarqué tout de suite, dans une lettre à Pauline et Louis du 8/20 novembre 1846, les qualités de forme qui charment aujourd'hui les rares lecteurs des *Souvenirs de chasse* et ceux, bien plus nombreux, de sa traduction du *Quichotte*, l'œuvre de sa vie qui n'a pas pris une ride.

« Je n'ai pas encore reçu le petit livre de Viardot (que je remercie beaucoup de son bon souvenir), mais je l'ai déjà lu, et j'y ai trouvé cet esprit sobre et fin, ce style élégant et simple dont la tradition semble se perdre en France ».